

À la dérive...

Voilà ! J'y suis dans l'une de ces fameuses maisons, dites de « retraite » ! Je m'étais bien juré pourtant de ne pas venir mourir dans cette sorte d'endroit qui pue la tristesse et la mauvaise cuisine. Mais les médecins ont convaincu mes enfants qu'il était dangereux pour moi de vivre seul, après mon accident cardio-vasculaire. Alors...

Alors, il ne me reste plus qu'à faire bonne figure. Je ne vais tout de même pas sombrer dans le gâtisme ou les jérémiades des vieux. Je veux garder mon esprit le plus vif possible. Et pour cela, j'ai un truc, en plus de la lecture et des mots croisés. J'observe...

J'observe les gens autour de moi, les pensionnaires, les visiteurs, les infirmiers... J'observe et je prends des notes en me disant qu'un jour, peut-être, j'écrirai un livre. Enfin je fais semblant d'y croire. D'ailleurs, peu importe s'il y a ou non un livre au bout. Je me donne ainsi l'illusion de laisser derrière moi une trace de mon passage sur cette terre en couchant sur des cahiers d'écolier, des bribes de récit, des petits bouts de vie... Comme par exemple celle de Max... Le grand type qui a souvent les yeux perdus et un peu affolés...

J'ai eu du mal à reconstituer la drôle d'histoire qui lui est arrivée. Il ne parle pas beaucoup, Max, surtout de son accident, qui continue pourtant de nourrir ses cauchemars. Il occupe la chambre voisine de la mienne, et je l'entends crier parfois la nuit.

Max était conducteur de draisine... Une draisine, c'est une machine avec laquelle on travaille sur les voies au chemin de fer, c'est une sorte de

locomotive sans wagon si j'ai bien compris. Au mois de juillet 94, Max et deux de ses coéquipiers se trouvaient aux alentours de Monestier de Clermont... Ce nom ne dira rien à personne ici, dans la région parisienne. Monestier, c'est une petite ville du Trièves, en Dauphiné, une petite ville de montagne située à une altitude de 900 mètres, au dessus de la ville de Grenoble.

Je suis moi-même originaire des Alpes, mais comme mes enfants travaillent tous les deux dans la région parisienne, ils ont choisi mon lieu de retraite en fonction de leurs commodités. *C'est plus pratique*, ont-ils décidé, *pour venir te voir...* Ils n'ont pas tort. Je ne peux pas leur en vouloir... Et puis de toutes façons, finir ici où ailleurs... Dans mon fauteuil roulant, je ne pourrais guère aller au-delà des grilles du parc. Alors... La vue des montagnes cependant me manque un peu parfois. Mais je les retrouve sous mes paupières quand je ferme les yeux...

Pour en revenir à Max, et à ses coéquipiers, quand ils ont vu que la draine avait un problème et ne répondait pas comme il l'aurait fallu aux commandes, *« par suite d'une chute de pression »*, ils ont utilisé les cales en bois pour l'immobiliser puisque le terrain était forcément en pente à l'endroit où ils se trouvaient.

- *« Des cales en bois ! Des cales en bois pour retenir une machine en acier qui pèse au moins dix tonnes ! Qu'est ce qu'ils ont dans la tête les technocrates d'en haut ? On voit bien qu'ils sont pas tous les jours sur le terrain ! »*

Je dois dire que, sur ce point, moi qui ne suis ni technicien ni bricoleur, j'étais prêt à lui donner raison, à Max, tout en me promettant de

me renseigner à ce sujet auprès d'une autre source, peut-être plus éclairée, et en tout cas, plus objective.

- « *Oui, en effet* » ai-je répondu, mais c'était une manière de le relancer dans son récit parce que, parfois, il s'arrêtait net dans son propos, comme s'il était tétanisé. À ces moments-là, il semblait oublier d'un coup tout ce qui l'entourait, il « s'absentait »... Ses yeux, délavés comme une grève, fixaient alors un point devant lui, un point vague situé très loin dans un monde intérieur inaccessible, et ce regard-là me mettait mal à l'aise...

- « *Alors, Max ! On est encore dans son train fantôme ?* » s'exclama en gloussant la grosse Paulette ! Celle-là, c'est une aide soignante que je ne peux pas souffrir ! Pleine de santé, elle croit bien faire de nous houspiller, et d'étaler notre vie privée à tout va ! En voilà une que j'aurais bien voulu voir à la place de Max au moment de l'accident !

Mais je m'échauffe, et ce n'est pas très bon pour mon cœur ! Laissons la grosse Paulette à son rire populacier... Et revenons à mon « *draisinier* », c'est le terme exact ! C'est fou ce qu'on apprend en écoutant les gens, surtout les taiseux, ils ont souvent plus de choses à dire que ceux qui parlent tout le temps !

Le lendemain du jour où Max a tempêté contre les cales en bois, je l'ai cuisiné à nouveau, tout en douceur... Et là, il s'est mis à pleurer.

- « *J'aurais pas dû, tu comprends, j'aurais pas dû actionner le robinet d'isolement... J'aurais pas dû... Je me le dis toutes les nuits que j'aurais pas dû...* »

J'ai compris que, croyant bien faire, Max avait effectué une manœuvre inadaptée... Ça arrive presque toujours comme ça, les accidents... Ça commence par un geste maladroit, un oubli, un moment

d'inattention.... Et puis voilà, c'est la tragédie. Impossible de revenir en arrière ! Le Destin est en marche.

- « *Forcément, en coupant le robinet d'isolement...* »

Là, Max s'est lancé dans des explications un peu confuses pour moi, des explications entrecoupées par des sortes de sanglots... Mais pour résumer, j'ai compris que, en actionnant ce fameux robinet d'isolement, il se privait de tous les autres moyens de freinage. Les cales en bois se sont alors écrasées sous le poids de la machine, et elle s'est mise à dériver, doucement d'abord, puis de plus en plus vite, vu la configuration du terrain, avec Max à son bord... Max impuissant, réduit à l'état de chose... Max qui, sans comprendre tout de suite, regarde s'éloigner ses compagnons restés, eux, sur la voie...

Il faudrait s'appeler Victor Hugo ou Emile Zola pour raconter ce face à face avec la mort, dans un engin fou qui, pendant trente minutes environ dévale à 100 km heure une pente de 25 pour mille ! À quel moment va-t-on être renversé dans les précipices vertigineux qui longent la voie ? A quel moment va-t-on s'écraser contre les rochers, broyé, déchiqueté dans les tenailles d'acier du monstre incontrôlable ? À quel moment va-t-on sentir dans sa chair, le premier choc, la première déchirure ?... Mais sur toutes ces questions qui ont dû l'agiter, Max se tait. Il n'a pas les mots ! C'est là que j'aurais aimé la voir la grosse Paulette ! Histoire d'écorner un peu ses certitudes et d'étouffer dans l'œuf la vulgarité de son rire !

Ce jour-là, je n'ai pas osé insister auprès de Max. Quand il s'est refermé dans sa coquille, je me suis mis à lui parler d'autre chose, de ma vie, de banalités... Mais je crois qu'il ne m'écoutait pas vraiment. Ça devait lui faire comme une petite musique dans les oreilles. Parfois, ça rassure.

Le lendemain, cependant, je suis revenu sur le sujet. On ne peut pas laisser en suspens une histoire pareille. C'est aussi insupportable qu'une panne de télévision qui survient au milieu d'un film captivant. Naturellement, je m'y suis pris avec délicatesse, en évitant surtout de replonger Max dans sa terreur.

- « *Finalelement, tu es sacrément chanceux, puisque tu t'en es tiré !* »

- « *C'est grâce aux copains !* »

Et là, pour la première fois, il a eu un semblant de sourire, et il m'a raconté comment, à la gare de Vif, il avait repris un peu espoir, d'abord parce que la vitesse de la machine avait diminué vu que la pente devenait plus douce, et surtout parce que les cheminots lui avaient crié, depuis les quais, qu'on s'occupait de lui à Jarrie et sur toute la ligne, jusqu'à Grenoble ! Tout le monde était mobilisé. On allait le sortir de là !

-« *Tiens bon Max ! On va te sortir de là ! Tiens bon...* »

Ces mots qu'il répétait, on sentait qu'ils n'étaient pas seulement inscrits dans sa mémoire mais dans sa chair. Ils avaient comme un pouvoir magique sur lui ! C'est beau la solidarité entre les hommes parfois !

Finalelement, c'est à la gare de Jarrie qu'on a mis fin à la dérive de la draisine. Elle roulait à trente à l'heure, et les agents qui étaient de service ce jour-là, ont eu l'idée de faire rouler devant elle, à la même vitesse une machine diesel de 80 tonnes, contre laquelle elle est venue buter « en douceur » si l'on peut dire.

- « *Ils n'avaient pas vraiment le droit de faire ça... Ils n'ont pas eu le temps de demander l'autorisation à la Direction... Mais ils ont pris le risque... Ils ont pris le risque...* »

- « *Et quand tu es sorti enfin de la draisine... ?* »

*- « J'avais plus de jambes... J'étais comme dans un nuage de coton...
Comme quand on a de la fièvre... Le monde était réel... Et pas réel... »*

Voilà, c'est tout ce que j'ai pu tirer du grand Max, héros ordinaire, héros malgré lui, d'une histoire réelle, et qui me plonge pourtant dans une sorte d'irréalité quand j'y pense... Qu'est ce que j'aurais fait à sa place ?

Quand le jour viendra du grand départ, je crois que c'est l'image de Max, que j'emporterai en dernier. Max dérivant dans sa draisine folle sur la voie qui relie Monestier de Clermont à Grenoble... Allez donc savoir pourquoi...

un récit de Pierrette TOURNIER, inspiré de faits réels ...